

LIBAN

Un drapeau aux quatre vents



Une mobilisation de tous les coins géographiques et idéologiques.

(Photo: Markus Bickel)

**Au Liban,
tout le monde souhaite
l'unité nationale.
Mais avec des
partenaires différents.**

Même tard le soir, le va-et-vient sur la place des Martyrs et autour de la tombe de l'ancien Premier ministre libanais, Rafic Hariri, ne cesse pas. Sur des chaises en plastique, de petits groupes de jeunes se sont installés, hésitants entre blagues et discussions politiques. Une mère avec son fils se recueille devant le tapis de fleurs blanches et de cierges qui couvre la tombe de Hariri.

Trois colombes blanches - envoyées il y a quelques jours dans le ciel libanais pour symboliser l'espoir de paix contre le souvenir de la guerre encore bien pesant - ont élu domicile ici. Des portraits énormes montrent, toujours souriant et fier, celui qui fut cinq fois Premier ministre du Liban avant de rejoindre l'opposition dans la lutte contre l'hégémonie syrienne. Le jour de la Saint-Valentin, Hariri devint la cible d'une énorme charge explosive qui a dévasté des hôtels du front de mer de Beyrouth et coûté la vie à 17 autres personnes. Sur les murs tout autour de la tombe, des graffitis témoignent du choc et de la sympathie des visiteurs pour le milliardaire qui "restera dans nos coeurs", qui "a rêvé notre avenir". Dans ces inscriptions en toutes langues, un pays est le présumé coupable: "Syriens assassins". Devant, sur un plateau de télévision improvisé, le présentateur discute avec deux personnalités des dernières évolutions. Même si les quelque 14.000 troupes syriennes stationnées au Liban se retirent du pays, comme l'a dû annoncer le président syrien Bachar Al-Assad sous la pression internationale, l'emprise du grand

"pays frère" sur la scène politique libanaise cessera-t-elle vraiment?

Derrière la tombe s'élève l'énorme mosquée Muhammad Al-Amin, dernier exploit du musulman sunnite Hariri, toujours en chantier, mais déjà lieu de son dernier repos. On n'aurait pu trouver d'endroit plus symbolique, dans ce centre-ville détruit pendant la guerre et qui a retrouvé une vie - bien qu'un peu artificielle - grâce aux travaux de reconstruction de la compagnie Solidère, dont Hariri était l'actionnaire principal. Le quartier autour de la Place de l'Etoile, entièrement refait, accueille dans ses cafés les Libanais aisés et les touristes européens et arabes qui ont redécouvert ces dernières années la ville naguère baptisée le "Paris de l'Orient".

La tombe de Hariri se trouve sur les marges du quartier, du côté de la place des Martyrs, qui était depuis la guerre un trou béant entre le quartier Est, essentiellement chrétien, et le quartier Ouest à majorité musulmane. C'est un peu comme si la mort de "Monsieur Liban" et surtout son enterrement ici avaient donné un sens à ce vide, transformé ces jours-ci en un lieu de rencontre et d'animation politique, où les habitants des deux parties de la ville se retrouvent.

Car autour de la statue de ces martyrs exécutés en 1916, exécutés eux aussi pour avoir demandé l'indépendance du Liban (à l'époque de la tutelle ottomane), un petit campement s'est formé. Près de cent tentes se groupent ici, sous les regards attentifs des soldats de l'armée libanaise, mitrailleuse en ban-

doulière. Chaque jour, le campement gagne un peu plus en solidité. Des bâches bleues recouvrent plusieurs tentes pour les protéger de la pluie qui parfois vient s'abattre violemment; des planches en bois aident à traverser la boue; des banderoles demandant l'indépendance du pays et la vérité sur l'attentat sont affichées pour montrer les revendications principales des habitants.

Mémoire douloureuse

Ces habitants viennent de tous les coins géographiques et idéologiques du Liban. Nombre d'entre eux sont les étudiants comme Sami, arrivé avec tout un groupe de druzes de sa ville natale Aaroun au Sud de Beyrouth. Il est un fidèle de Walid Joumblatt, héritier d'une famille druze féodale et leader du Parti Socialiste Progressiste. Joumblatt, il y a quelque temps encore allié des Syriens, a pris ses distances pour devenir la figure de proue d'une opposition très hétéroclite, composée de partis et de groupements nationalistes et de gauche. Tous les soirs, le slogan de "liberté, souveraineté, indépendance" s'élève maintenant des rassemblements de la place des Martyrs.

"Nous n'allons pas quitter avant de savoir qui a tué Rafic Hariri", dit Sami qui a complété son look branché à l'occasion par un t-shirt affichant en grosses lettres le nom du Liban. Sur leur tente, lui et ses camarades ont accroché une affiche réunissant le croissant, la croix et l'étoile pour montrer qu'ici, musulmans, chrétiens et druzes transgressent la mémoire douloureuse de la guerre ci-

vile et se réunissent sous le drapeau libanais. Décoré du cèdre, ce drapeau flotte par dizaines, parfois par centaines au-dessus de la place; les manifestants portent ses couleurs rouge et blanche en foulard.

Souada est assise sur l'enceinte du campement, à côté de ses trois filles adolescentes:

"On ne veut pas élever la nouvelle génération dans l'esprit de la guerre" affirme cette femme au foyer venue du nord, de Tripoli, le fief d'Omar Karamé, l'ancien Premier ministre qui a démissionné deux semaines après la mort de Hariri sous la pression de l'opposition présente sur la place des Martyrs. Souada se montre convaincue que Karamé, descendant d'une famille de notables, ne trouve plus tellement d'appui dans la population - mais seulement dix jours après sa démission, le président Emile Lahoud l'a chargé de former un nouveau gouvernement.

Le retour des forces pro-syriennes au gouvernement a été le second coup porté au moral des habitants de la place des Martyrs. Le premier était la démonstration de force qu'avait réussi le Hisbollah la semaine dernière en rassemblant près d'un million de manifestants pro-syriens dans les rues qui avaient jusque là appartenu à la contestation. Sami et les autres sont convaincus que des bus entiers de manifestants étaient venus de Syrie et que le Hisbollah - leader incontesté de toute une coalition de partis pro-syriens - avait récompensé les participants en argent comptant. Place des Martyrs, on soupçonne également que nombre de Palestiniens installés dans les camps autour de Beyrouth sont venus grossir les rangs de cette protestation contre toute ingérence internationale, c'est-à-dire essentiellement américaine. Mais l'opposition a été tout de même démoralisée par ce rassemblement dix fois plus grand que toutes les manifestations qu'elle a organisées jusqu'à présent. Et puis les pro-syriens ont brandi, à peine à 300 mètres de la place des Martyrs, ce même drapeau libanais qui depuis quelques années était devenu pour certains le signe de leur refus d'une tutelle syrienne. Lundi dernier, l'opposition a donc mobilisé encore mieux pour se réapproprier les rues de Beyrouth, le drapeau et l'hymne national.

"Le soutien de l'Amérique et de la France et notre unité nationale sont essentiels. Sans ces deux facteurs, nous n'aurions jamais pu aller aussi loin", dit Jad, un jeune habitant de la place des Martyrs qui appartient au Mouvement patriotique libre, le courant créé par le Général Michel Aoun, ancien chef de l'armée

aujourd'hui exilé en France. Cette unité nationale est chère à tous dans un pays éprouvé par 15 ans de guerre civile, suivies de 15 ans de paix trop fragile - mais il n'y a aucune unité sur la meilleure voie à suivre pour gagner plus de stabilité. Comme d'autres opposants, Jad se félicite de la résolution 1559 du Conseil de sécurité de l'Onu que la France et les Etats-Unis ont fait voter en septembre dernier, car elle demande le retrait des troupes syriennes. Mais un autre article revendique le désarmement du Hisbollah. Or, par son action militante menant au retrait de l'armée israélienne du Liban-Sud, la milice chiite transformée en parti politique jouit toujours d'un grand crédit auprès d'une majorité des Libanais.

Le Hisbollah veut garder ses armes, et il veut garder de bons liens avec la Syrie, qui, à en croire des sources américaines, lui permet de recevoir les livraisons d'armes en provenance de l'Iran. Aux yeux du secrétaire général du parti, Hassan Nasrallah, l'armée syrienne a contribué à construire la paix au Liban, et même si elle se retire, "personne ne peut chasser la Syrie du Liban, de son esprit, de son coeur ou de son avenir."

Pour les manifestants de la place des Martyrs, depuis leur arrivée au Liban en 1976, l'armée syrienne et surtout ses services de renseignement sèment la peur et causent des troubles. "La Syrie ne nous a jamais reconnu comme un Etat indépendant", déplore Jad. Il veut rester sur la place des Martyrs jusqu'au départ du dernier soldat syrien - même s'il fallait attendre un an. Le sentiment anti-syrien de certains Libanais s'est manifesté depuis la mort de Hariri dans plusieurs attaques, parfois meurtrières, contre des travailleurs syriens, soupçonnés de servir d'informateurs aux services secrets.

Parmi les opposants, un jeune a été blessé par balles lors d'un échange de tirs non loin du centre-ville. Les circonstances ne sont pas éclairées, mais on accuse une fois de plus la Syrie et ses agents d'être derrière cet incident et de viser à déstabiliser l'unité des différents groupes du camp. Une autre source de déstabilisation pourrait naître des conceptions morales divergentes dans cette cohabitation tellement hétéroclite. Pour contrer l'accusation d'avoir dans leurs tentes des relations sexuelles extramaritales, légalement interdites au Liban, les habitants de la place des Martyrs se sont dotés d'un service d'ordre et d'un règlement strict: Hommes et femmes ne peuvent partager une même tente. Au Liban, au nom de l'unité nationale, il faut limiter l'amour.

Anne Françoise Weber

Anne Françoise Weber est journaliste indépendante. Elle vit à Paris et à Beyrouth.